

Mes modèles Fanstasmes de photographies

André Martin

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

Cette photo que je n'ai pas faite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, A. (2000). Mes modèles : fanstasmes de photographies. *Liberté*, 42(3), 46–50.

Mes modèles¹

Fantasmes de photographies

André Martin

Ces photos-là, je ne les prendrai jamais. Ce sont des événements de ma vie que la cristallisation dans l'émulsion effacerait à jamais.

Ces photos-là, je les conserve dans ma mémoire intime. Elles ne s'offriront jamais aux regards des autres. Je les accroche aux parois de mon œsophage, de ma trachée, de mon estomac, de mes veines et de mes artères, de mes viscères aussi. Je blinde mon corps comme un coffre-fort afin d'y conserver ces beaux moments.

Aux nuits de marée basse, je regarde à l'intérieur de moi dans l'espoir, toujours inquiet, de retrouver mes impossibles images.

Je voudrais voir des mers en furie...

Je voudrais voir le marbre ancien poli...

Je voudrais voir des tas de pierreries...

Je regarde encore à l'intérieur. Trois points de suspension s'extirpent des canules noires, émergent de l'obscurité.

Je voudrais voir.

¹ Extraits de *Mes modèles* : *autoportrait*, à paraître prochainement.

1.

Voilà trois jours que je regarde ce jeune homme toujours seul sur la petite plage où nous sommes isolés. Il passe son temps, couché dans un hamac de fils multicolores accroché à deux troncs de palmier, à lire un livre de philosophie (drôle d'endroit pour ce genre de lecture). Il fait aussi du body surf et son corps, bien raide dans l'agitation de l'océan, vient glisser sur le rivage. Il s'échoue, les cheveux pleins d'écume. Le reste du temps, il s'amuse à écrire avec son doigt des mots sur le sable lisse, mots que la vague lui rafle immédiatement pour les emporter au large avec elle. Pour cela, comme un rituel, il dispose avec soin autour de lui des galets et des coquillages, une ceinture de nacre, une frontière de pierres. Le jeune homme est seul devant le Pacifique et il semble heureux.

Depuis mon poste d'observation, je le vois, assis en position fœtale, les genoux repliés, le bras tendu pour ses séances d'écriture. Je me demande bien ce qu'il peut inscrire sur son carnet de sable. Quelles histoires raconte-t-il ?... Il s'en va ensuite. Je ne sais pas où il loge, peut-être dans aucun hôtel, une tente dans les bois, une grotte dans la falaise. J'attends qu'il s'en aille. Je le regarde s'éloigner sur le fil de l'horizon mouillé et je cours pour voir ce qu'il a écrit. L'eau a tout effacé, je ne peux lire que quelques lettres : *a, t, r, o, m, e...* Au loin se découpent des rochers rouges où vivent, côte à côte, crabes et salamandres.

Un soir, après la danse, je me dirige vers *notre* plage. Le jeune homme est là, courbé et concentré à écrire dans la nuit. Je m'étends sur le rivage, pas trop loin de lui, pour regarder les étoiles, les millions d'étoiles dans le ciel noir. Je reconnais Cassiopée, Orion, la Petite Ourse, la Voie lactée, spectacle toujours fabuleux et magique. J'entends la mer murmurer. Au large trois grands navires ont jeté l'ancre, des pétroliers trapus, d'un noir encore plus profond que la nuit. Comme des trous dans le vide.

Le jeune homme me remarque et s'approche. Je lui dis que je regarde les étoiles. Il fronce les sourcils, il ne me comprend pas. Il demande : « *Was ?* » Je lui répète dans sa langue : « *Ich beobachte die Sterne.* » Et je lui chante une chanson, une chanson ancienne. Ma voix, fragile spirale, monte vers le ciel.

*In stiller Nacht zur ersten Wacht
Ein Stimm' beginnt zu klagen
Die Sterneln ihr Glitzen stahn
Mit mir sie wollen weinen...*

Alors il se penche doucement vers moi et me saisit gentiment le poignet. Il m'amène à son ardoise de fortune et pose sa main bien à plat sur la grève. Comme il a de belles mains, longues, fines et veinées, les ongles sans lunule. Lentement, il caresse le sable de gauche à droite, de lui vers moi, sa belle main continuant le geste dans l'espace et l'espace continuant le geste de sa main ensuite. Je la regarde dans l'obscurité, tel un oiseau de nuit gracieux volant vers mon visage. Il me prend le menton et penche mon visage en insistant d'une pression du pouce et de l'index pour que je regarde le sol. Je ne vois rien. Il pose à nouveau sa main sur le sable, paume vers le bas en appuyant délicatement mais fermement, et trace une seconde fois un ruban entre lui et moi, un rectangle parfait, un panoramique aveugle. Sa main s'envole encore mais je ne la suis pas cette fois, fasciné par ce qui vient de se produire sur le sable.

Par le doux passage de sa main, le jeune homme allemand a convaincu le plancton phosphorescent de rendre sa lumière. Il a fait apparaître une délicate nébuleuse verte, une constellation d'étoiles, des milliers de petites lumières scintillant dans le sable. Quelques secondes plus tard, tout disparaît. Je pense alors que seul un sorcier ou un mage peut faire apparaître ainsi toute la voûte céleste dans le sable.

Aucune parole n'est prononcée.

2.

On présente une grande exposition d'instruments de torture du Moyen Âge et de la Renaissance à la Fortezza Medici. Je m'y rends à pied avec une curiosité morbide et fébrile à la fois, avec un pincement au cœur comme si j'allais y découvrir quelque chose de déterminant pour ma vie ou pour mon art, quelque chose qui me transformerait peut-être, une sorte de révélation de la face noire de mon être, et j'appréhende cela.

La salle du musée est remplie à pleine capacité des machines de la foi et de la mort ; elle est devenue un cabinet de l'horreur, hantée de monstres terrifiants. Dans des présentoirs, les vêtements et les attributs des juges ecclésiastiques, cagoules de brocart et de soie couleur de fleurs, chasubles brodées d'opales, mitres d'or et de vermeil, anneaux d'améthyste, fibules de topaze, chapelets d'obsidienne, crucifix d'ivoire ciselé, tout cela mêlé aux pinces à feu pour les tétons, les clous, les mailloches, les ciseaux, les couteaux, les glaives et les lames, les tenailles de fer rouillé, les martinets et les fouets dont l'extrémité des cordes de chanvre est ornée de suspectes étoiles de bronze qui brillent sous l'éclairage de la vitrine. Suspen-

dus au plafond à caissons, les masques de cuir clouté des bourreaux, les lanières de croupon avec encore la forme du corps du tortionnaire, deux gants de basane noire ouverts dans le vide, des cangues pour enserrer le cou des accusés, et tout cela pendant à diverses hauteurs telle une guirlande. Sur le sol, une garde de longs totems, les piloris fendus par la honte et le temps, délimite une aire circulaire. Au centre se tient, imposante et monstrueuse, la grande machinerie : l'arracheuse de peau surnommée Barthélemy, l'étuve, genre de cocotte-minute format baignoire fonctionnant à la vapeur pour cuire les corps sans les endommager, une malle de bois contenant un siège et dont la portière, percée d'un petit hublot grillagé, histoire de bien voir le visage de l'enfermé, est rehaussée en sa face interne de pointes acérées, longues comme la profondeur du caisson si bien qu'en la refermant, le corps s'en trouvait lentement mais sûrement transpercé (on suggère même au visiteur de tenter la chose...), les grandes roues de bois pour étirer les hérétiques, et un appareil curieux dont je ne comprends pas tout de suite la fonction. Il s'agit d'une tige de métal de la hauteur d'un homme, avec à son extrémité supérieure deux cônes de tôle, fins comme des aiguilles, fixés à la tige par une goupille de cuivre à quelques centimètres de distance l'un de l'autre. J'ai recours au carton pour comprendre. Sur le roulement d'une musique malveillante de tambours et de grosses caisses, on amenait la victime, les mains attachées dans le dos, jusqu'à l'appareil en passant avec une lenteur extrême devant les 33 membres du Très Grand Tribunal. Deux formes maigres se faisaient face, l'une de chair et l'autre de métal. Grâce à un système d'engrenage dessiné par Léonard lui-même, on ajustait la distance entre les cônes de manière à ce qu'elle corresponde à celle entre les deux yeux. Puis on poussait le supplicié vers son destin. Lorsqu'on avait affaire à un bourreau puissant, de ceux qui prenaient leur travail à cœur et opéraient avec enthousiasme, la poussée risquait d'être si forte que les aiguilles pouvaient même perforer la petite aile du sphénoïde !

Je fais le tour de l'exposition en cherchant sur les parties acérées les traces du sang des victimes, des morceaux de peau séchée par les siècles, des mèches de cheveux ternes, mais rien, ces machines ne sont pas des reliquaires.

Il y a un gardien dans la salle, je ne l'avais pas remarqué. Il regarde par l'unique fenêtre de la pièce, vers l'extérieur, vers les jardins de Boboli, le fleuve ou la ville. C'est sans importance. Il tourne le dos à l'exposition, il refuse de voir cette page d'histoire, l'horreur ancienne. Il regarde ailleurs. L'homme se découpe en silhouette noire sur un fond de lumière indifférente verte ou bleue. Je ne peux voir

qu'une partie de son profil mais je comprends que, là où il regarde, quelque chose l'interpelle, le charme et l'anime car un beau sourire franc illumine maintenant son visage.

Je ne connais pas la cause de ce bonheur inespéré dans cette salle lugubre. Est-ce un enfant jouant dans la rue, le reflet du soleil sur une enseigne, un vieil homme nourrissant cent oiseaux piaillant autour de lui au détour d'une allée de cyprès du jardin, la vague taquine sur le fleuve orange, l'excitation des touristes là-bas devant le *duomo*, ou toute proche de lui, sous la fenêtre, une jeune femme en *motorino* rouge qui lui lance un baiser de la main. Quoiqu'il en soit, je voudrais faire une photographie de l'air qui relie l'objet et le sourire de l'homme.

Cette photo, si elle était possible, je la garderais en permanence sur mon cœur comme un pansement.

3.

B. dicte une lettre à sa secrétaire, muni d'un magnétophone minuscule, un jouet d'agent secret japonais. Surimposée à une sonate pour violon et piano que diffuse une radio portable, sa voix me parvient mêlée au vent d'octobre. Je voudrais voler la cassette pour goûter une autre fois cette voix si douce qui chuchote à une femme payée des mots que je ne comprends pas. Il s'étire sous le soleil blond d'automne, debout sur la terrasse de bois pourri, et je voudrais prélever une portion de l'espace, celle pourfendue par son corps, l'engouffrer dans un flacon, une fiole scellée ensuite à la cire. Certaines nuits de rancœur, je pourrais l'ouvrir et respirer cet air transpercé comme je le ferais d'un amyle précieux. Hier, dans la voiture mauve, il a passé ses mains dans mes cheveux ; pendant la nuit, j'ai tenté courageusement un rapprochement de mon corps vers le sien, j'ai entrepris ce voyage insensé. J'ai appuyé mon torse sur son dos, enserré sa poitrine avec mon bras. J'ai osé l'impossible en soulevant mon genou et en le déposant sur sa cuisse comme une offrande à une idole. D'une main rapide et impitoyable, il m'a repoussé.

Le coton des draps s'est transmuté instantanément en acier glacé.

Le projet artistique d'André Martin confronte l'écriture et les arts visuels par des stratégies singulières et toujours renouvelées. Il a publié sept récits qui constituent autant d'expositions : Points de suspension (1985), Crimes passionnels : cinq faits divers photographiques (1992), Darlington Heroes (prix Jovette Bernier 1994), Les vers (1996), Chroniques de L'Express : natures mortes (1997), L'Impasse d'A.M. (1999), son dernier récit Mes modèles : autoportrait paraîtra sous peu.